

La question du voile qui occulte l'autre

Prises en tenaille entre ceux qui réclament l'interdiction du voile à l'école et ceux qui veulent créer une école islamique proche d'une mosquée, les jeunes filles d'origine marocaine qui le portent sont minoritaires. Leurs condisciples masculins et elles vivent des pratiques, tiennent des discours qui s'inscrivent en faux contre les simplifications. Ce n'est pas le voile qui fait les écoles ghettos ni qui les inscrit dans les filières de relégation où ils acquièrent un « diplôme pour le chômage ». Face aux difficultés de donner cours dans certaines écoles, l'interdiction du voile est vue comme la panacée qui permet de faire l'économie de la mise en œuvre de nouvelles méthodes pédagogiques et de la revalorisation de l'enseignement professionnel.

David D'Hondt

D'un côté, une école (l'athénée royal André Thomas à Forest pour ne pas la citer) décide, après bien d'autres, d'interdire le port du voile au sein de l'établissement scolaire dès la rentrée; une série de personnalités connues lancent une pétition¹ sur le net visant à obtenir une décision allant dans ce sens des politiques pour l'ensemble des écoles de la Communauté française. De l'autre, une mosquée de Molenbeek annonce l'ouverture à la rentrée prochaine d'une école islamique. Et au milieu? Des jeunes, des adolescents. Garçons, filles. Ces jeunes, je les côtoie au jour le jour. Où? Dans mes classes, mais aussi dans la rue, dans le « quartier » comme ils disent.

Dans mes classes d'abord. J'ai la chance (la malchance, diront certains) de donner le cours de religion catholique à huit classes de l'enseignement professionnel et technique dans une école secondaire de l'enseignement libre confessionnel à Molenbeek. Il va sans dire que mes classes sont composées — mise à part l'une ou l'autre rare exception — à cent pour cent de jeunes d'origine marocaine (dont les parents sont principalement venus des régions du Nord: Tanger et la région montagneuse du Rif).

Chaque semaine je rencontre donc cent-vingts jeunes âgés de quinze à vingt-deux ans. D'origine, de culture ou de religion musulmane (c'est selon), ces jeunes ne peuvent choisir, comme leurs condisci-

¹ Chemsî Cheref-Khan, Nadia Geerts, Pierre Efratas, Philippe Schwarzenberger, Guy Haarscher, Claude Javeau, Sam Touzani... Voir sur: <<http://ecoleetreligion.canalblog.com/>>.

ples des athénées, de suivre soit un cours de morale, soit un cours d'une des religions reconnues. Ils sont donc contraints de suivre le cours de religion catholique. Aberration, diront certains. D'autres vous diront que le cours de religion trouve tout son sens. Je dirai, pour ma part, que tout dépend de ce que l'on en fait...

LE VOILE OU LE BOUC ÉMISSAIRE

Autorisé dans l'école où je donne cours, le port du voile, dans sa réalité quotidienne, va à l'encontre des clichés. Nombreuses, majoritaires même, sont les filles qui ne portent pas le voile. On compte au maximum trois à quatre filles qui le portent par classe. La création d'écoles « ghettos » qui acceptent encore le voile face aux écoles « clean » qui ne l'acceptent plus est un mythe. Plus qu'un mythe, c'est surtout la preuve que les personnes qui prennent la parole pour l'interdiction du voile ne connaissent pas la réalité de terrain des écoles bruxelloises qui l'autorisent à l'heure actuelle.

Notre école est en fait déjà une école « ghetto ». Des propos choquants? Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les élèves. Des élèves très conscients de l'absence de mixité ethnique et sociale au sein de leur école. « Pourquoi on ne limite pas le nombre d'élèves d'origine étrangère dans une seule et même école? », interroge Isham de sixième professionnelle. Le même Isham qui se demande dès lors « pourquoi les politiques n'imposent pas des quotas aux écoles pour nous permettre de rencontrer des Belgo-Belges? ». On n'a donc pas attendu l'interdiction ou non du voile pour créer des écoles « ghettos »...

Les défenseurs d'une interdiction du voile ne se trompent pas seulement sur la question des écoles « ghettos ». Les propos qu'ils tiennent sont en décalage — quasi complet — avec la réalité de terrain. Ainsi, on dit souvent que les filles qui le portent incitent les autres à le porter: faux. Je rencontre mes élèves pour la première fois en quatrième année. Nous nous quittons trois années plus tard, à savoir à la fin de la sixième. Entretemps, de nouveaux voiles sont-ils apparus? Non. Fatima qui porte le voile est toujours la meilleure amie de Sarah qui ne le porte pas. Asma qui le porte est toujours la plus grande ennemie de Chayma qui le porte aussi... Les filles se mélangent, voile ou pas voile. Il n'y a donc pas d'un côté les filles voilées et de l'autre celles qui ne le portent pas.

On dit souvent que les voiles se rallongent: largement faux. Le voile fait partie intégrante du mode vestimentaire de la fille qui le porte. Il reflète la personnalité de celle qui le porte. Certaines se cachent derrière comme un garçon aux cheveux longs pourrait le faire. D'autres, plus extraverties, choisissent un voile en fonction des vêtements qu'elles portent: un voile rouge lorsqu'elles portent une robe rouge, un voile bleu lorsque le pantalon est bleu. Le voile fait aussi débat au sein de la communauté qui le porte. La longueur, la couleur, la forme, le tissu à utiliser, autant d'éléments qui suscitent la discussion. Filles et garçons confondus s'opposent au voile qui ne recouvre que les cheveux ou ce qu'ils appellent « à la pirate ». Porter un voile « à la pirate » reviendrait à ne pas le porter. Quant à la « bonne » ma-

nière de le porter, la confusion règne. La même confusion règne lorsque l'on pose la question des différentes façons d'être musulman. Il n'en existerait qu'une. Mais laquelle? Mes élèves peinent à la définir. Faut-il dès lors prendre le temps de leur donner les grilles d'analyse nécessaires ou laisser à d'autres — qui interviennent en dehors du système scolaire et échappent donc à un certain contrôle — le soin de leur proposer « la vérité »?

On dit souvent qu'elles refusent de suivre certains cours ou remettent en cause certaines théories: faux ou en tout cas à nuancer. S'il est un cours qu'elles pourraient remettre en question, c'est bien celui de religion catholique qui, de plus, leur est imposé. Les exemples de filles voilées qui participent plus activement au cours que les autres, et que j'utilise alors comme moteurs de la classe, sont nombreux. Il n'existe pas de différence entre les propos et les opinions tenus par les filles voilées et les filles non voilées.

Mais le refus de suivre le cours ou de participer au projet de classe provient souvent des garçons. Garçons qui ne portent donc pas un voile. J'ai d'ailleurs du mal à voir comment des élèves qui, aujourd'hui, refusent de suivre un cours ou qui remettent en cause une théorie ne vont pas le faire demain, voile ou pas voile. Certes les élèves remettent en cause certaines théories (dont celle de Darwin), mais n'est-ce pas là une réaction qui peut être pédagogiquement intéressante et utile? Ce devrait être le rêve d'un professeur: les élèves contestent ouvertement. Comment les inciter à s'intéresser au cours? Mais

malheureusement, notre problème comme enseignants est d'avoir été habitués à « donner la matière » sans intervention, sans remise en cause de la part des élèves. Nous peinons tous aujourd'hui à donner cours: « J'ai mon programme à voir, moi. Le professeur ici c'est encore moi à ce que je sache. » Nous ne savons pas comment gérer une remise en cause de nos cours.

Comment s'y prendre avec les élèves? Je me souviens de cette enseignante de biologie qui était entrée dans ma classe alors que j'assurais un intérim en sciences sociales, à l'athénée royal André Thomas justement, et qui avait dit: « Après avoir donné cours ici à ces élèves-là, je suis déjà préparée à m'occuper des singes au zoo d'Anvers. » Faut-il vraiment s'étonner qu'elle ne parvienne pas à donner son cours de biologie?

L'interdiction du voile apparaît alors pour nombre d'enseignants dépassés par les difficultés quotidiennes comme une solution toute faite. Une mauvaise réponse à un réel désespoir. Plutôt que d'essayer de trouver de nouvelles méthodes d'apprentissage, l'enseignant, sans se remettre en question, prône l'interdiction du voile comme la solution à tous ses maux. On peut y lire une sorte de tentative de réaffirmation symbolique de l'autorité de l'enseignant. Une tentative qui se révèle être une simple illusion.

QUI C'EST DARWIN?

Lors d'un cours de religion, j'explique ce que la Bible énonce à propos de la création et une élève de me lancer: « Monsieur, vous croyez quand même pas

que l'on descend du singe? C'est que des conneries tout ça et ce truc de Darwin! ». Je lui demande: « Qu'est-ce qu'il dit en fait Darwin? » Et là, silence. « Je sais pas trop. On ne nous a jamais appris ça. On sait juste qu'il dit qu'on descend du singe... » Et une autre élève: « Et si vous nous donniez un cours là-dessus plutôt que d'en parler sans que l'on sache de quoi on parle? » Qu'est-ce qui est préférable? Une école sans le voile dans laquelle le professeur de biologie impose aux élèves l'étude de la théorie de l'évolution sans leur permettre de s'exprimer? Ou une école qui prépare les élèves à devenir de véritables citoyens en leur permettant de débattre, de remettre en cause une théorie s'ils parlent en connaissance de cause? Il ne s'agit pas là d'invalider les cours de science, ni d'éviter la controverse. Mais l'école doit se donner comme objectif premier d'amener ces élèves à maîtriser un bagage minimal de culture générale, en distinguant différents ordres de discours: le discours descriptif de la science n'est pas celui, symbolique, d'un artiste ou, moral, d'une religion.

DÉCONSTRUIRE POUR MIEUX RECONSTRUIRE

« On met votre vérité ou la nôtre? », demandaient des élèves à une enseignante lors d'un examen sur les origines de l'homme. Ils distinguent plusieurs « vérités », mais les assignent à des « groupes ethniques » alors qu'elles correspondent à des angles d'approche différents. Les élèves de quatrième professionnelle de mon école ne savaient pas qu'il existait à Bruxelles un musée des sciences naturel-

les. On oublie trop souvent la part d'ignorance de nos jeunes et leurs réactions avant tout adolescentes. Un groupe d'élèves avait essayé de remettre en cause ma présentation d'un élément commun à l'islam et au judaïsme. Et c'est alors que l'un d'eux m'a lancé: « Monsieur, en fait, on vous provoque, on essaye de vous énerver, on essaye aussi de masquer, de donner l'impression que l'on connaît notre religion, mais, en réalité, on n'y connaît rien et on dit alors beaucoup de conneries... »

Il ne faut pas se leurrer. Les élèves se cachent derrière la religion. Une religion dont ils ne connaissent rien ou pas grand-chose. Et quand on noue un dialogue vrai avec eux, ils ne le cachent pas. Ils essayent alors d'en savoir plus en lisant des livres, des revues et en posant des questions à ceux dont ils attendent des réponses. Mais à y regarder de plus près, ces publications sont quasi exclusivement éditées en Arabie saoudite. L'Arabie saoudite qui finance d'ailleurs la Grande Mosquée du Cinquantième. Une mosquée que mes élèves avaient contactée dans le cadre d'un travail. Les idées proposées alors par l'imam laissent perplexes. À la question de savoir si un jeune musulman pouvait aussi réaliser des portraits, l'imam a répondu qu'il lui fallait passer aux « paysages ». Et d'ajouter: « Avant de donner des livres à mes enfants, je noircis les visages des personnages dessinés. »

Autre exemple: juin dernier, à la veille des élections fédérales, quelques filles de ma classe me demandent comment elles doivent s'y prendre pour voter « blanc ». J'ai alors demandé d'où venait l'idée de

voter blanc. « On a reçu des sms... On nous a conseillé de voter blanc afin de ne pas donner notre voix à un parti qui sur l'un ou l'autre point irait à l'encontre de notre religion. » Je ne saurais dire « qui » leur a conseillé de voter blanc, mais c'est une idée que l'on retrouve sur le site du parti islamique Noor² qui remet en cause la mixité, prône un retour à la peine capitale et le mariage dès l'adolescence...

Le travail à réaliser avec ces élèves n'est pas d'occulter l'existence de ces livres, de ces opinions, la présence de la religion dans leur vie quotidienne et donc leur voile lorsqu'elles le portent. Le travail à réaliser consiste bien en l'apprentissage de la vérification des sources, de la lecture, de la comparaison de sources diverses aussi.

ELLE, DÉVOILÉE. LUI, DÉSOLÉ

Dans l'enseignement professionnel et technique, les stages font partie intégrante du cursus scolaire. Dans l'établissement où j'enseigne, le voile est autorisé à l'école, mais interdit lors des stages. Ce qui se passe aujourd'hui à l'athénée royal André Thomas me fait dire que les enseignants qui ont voté pour l'interdiction du voile dès la rentrée prochaine n'ont jamais réellement pris le temps d'écouter leurs élèves. Pas plus que les signataires de la pétition ne semblent connaître ces élèves. Ont-ils déjà eu l'occasion de donner cours à une classe d'élèves dont certaines filles portent le voile? Ont-ils déjà eu l'occasion de rencontrer une élève de cette même classe sur son lieu de stage, mais sans son voile vu l'interdiction que lui impose le règlement?

Cette expérience, je l'ai vécue. Et je ne désire pas la revivre de la même manière. C'est un peu comme si l'on demandait à un garçon qui porte ses cheveux longs de les raser. Il se sentira nu, fragile et humilié. Il en va de même pour une fille qui porte le voile. J'avais imaginé la scène avant la rencontre. Je m'y étais donc préparé en discutant avec l'élève en question au cours de la semaine précédent ma visite. Mais rien n'y a fait. Le malaise, on le ressent, on le vit. Malaise chez elle: la jeune fille devient une jeune femme. Elle se voit contrainte de dévoiler une partie de son corps qu'elle n'a pas l'habitude de montrer en public. Ce sont ses cheveux et son cou en l'occurrence, mais c'est toute son apparence qui change. Je sens chez elle une gêne, elle ose à peine me regarder. Un peu comme si c'était une fille qui se retrouvait nue devant un garçon pour la première fois. Sauf qu'ici je ne suis pas un garçon qu'elle a choisi. Je suis son professeur. Mais qui suis-je pour lui enlever cette partie d'humilité? J'ai l'impression de violer son choix, sa personne aussi.

Cette expérience m'a fait dire à la direction de mon école que je désirais pouvoir prendre le temps de travailler cette question avec mes élèves avant les stages. On parle du voile comme s'il s'agissait d'un morceau de tissu qui revêt uniquement une signification religieuse, mais trop souvent, on oublie ou on passe outre le fait que c'est aussi l'habit d'une adolescente qui devient femme.

On vous dira que l'on mène ces filles en bateau en leur permettant de porter le voile à l'école alors qu'elles ne pourront

² Site : <<http://noor.ovh.org/>>. On trouvera des exemples de consignes de vote dans l'article de Mehmet Koksai qui figure dans le dossier.

pas le faire demain, au travail. Mais que répondez-vous à cette élève de sixième année technique de qualification qui porte le voile et me dit un jour: « Moi, demain, je ne vais pas pouvoir travailler à la Stib avec mon voile, mais on ne dit rien à tous ces chauffeurs de bus qui portent la barbe musulmane et raccourcissent leurs pantalons. Ils sont intouchables car ce n'est pas un morceau de tissu en plus, mais en moins qu'ils ont! Ils portent aussi des signes de leur croyance... Alors que va-t-on faire? Inscrire dans le règlement la longueur de la barbe autorisée et interdire les pantalons qui ne touchent pas le bas des chaussures? » Que lui répondent Nadia Geerts et les autres? Pour ma part, je ne sais pas quoi lui dire.

PLACE AU VRAI DÉBAT?

Le débat sur le voile donne alors l'impression d'être un non-débat ou en tout cas un débat qui occulte une réalité nettement plus préoccupante celle-là. La réalité de l'enseignement professionnel aujourd'hui. On s'étonnera (ou peut-être pas en fait) que ceux qui ont lancé la pétition n'aient pas lancé une pétition visant à demander aux politiques d'améliorer l'enseignement professionnel. Enseignement qui cause, lui, bien des dégâts. Dégâts qu'il sera impossible de réparer et avec lesquels la société devra vivre demain. Lorsque mes élèves de quatrième professionnelle me disent que la seule chose qu'ils demandent c'est que les politiques mettent fin à la distinction entre les différents types d'enseignement, « on va tous à l'école, non? Alors pourquoi on n'appelle pas tout ça simplement l'école? ». Ils se de-

mandent aussi pourquoi il y a de telles différences entre les moyens et les infrastructures d'une école à l'autre. « Est-ce que vous avez vu les images? », me lance un jour Youssef de sixième technique de qualification. Et de continuer: « La différence entre notre école et celle de Joe, par exemple? Et puis on parle d'égalité à l'école... De toute façon, on sait que notre diplôme c'est un diplôme pour le chômage. » Ce sont là quelques exemples de la lucidité critique de ces jeunes et du malaise qu'ils vivent. Malaise renforcé par le climat actuel: « Hier, on me disait sale Marocain; aujourd'hui, avec tous ces trucs de terrorisme et simplement parce que j'ai une tête d'Arabe, on me dit sale musulman. »

L'école les a exclus pour les raisons que l'on connaît. L'école leur dit aujourd'hui qu'elle va les préparer à un emploi. Mais ils ne sont pas dupes. Ils savent qu'ils sont dans ce qu'ils appellent un « cul-de-sac ». L'interdiction du voile ou la fameuse laïcité va-t-elle aider ces jeunes-là, demain?

Pourquoi les signataires ne lancent-ils pas de pétition pour dire que le système éducatif actuel crée des jeunes qui, en cinquième professionnelle, savent à peine lire? Certaines lisent mot à mot pour s'en sortir. Tous peinent à ouvrir le dictionnaire. Ils savent qu'ils seraient contraints de l'ouvrir à chaque mot. La tâche est trop lourde. Et je ne parle pas des règles de base comme « a » ou « à »... Quand va-t-on arrêter de débattre de ce qui se vend bien pour parler de ce qui compte? Chayma, Fatima, Joao, Ellias, Johnny et tous les autres en valent le coup. Ils y ont tout simplement droit. ■